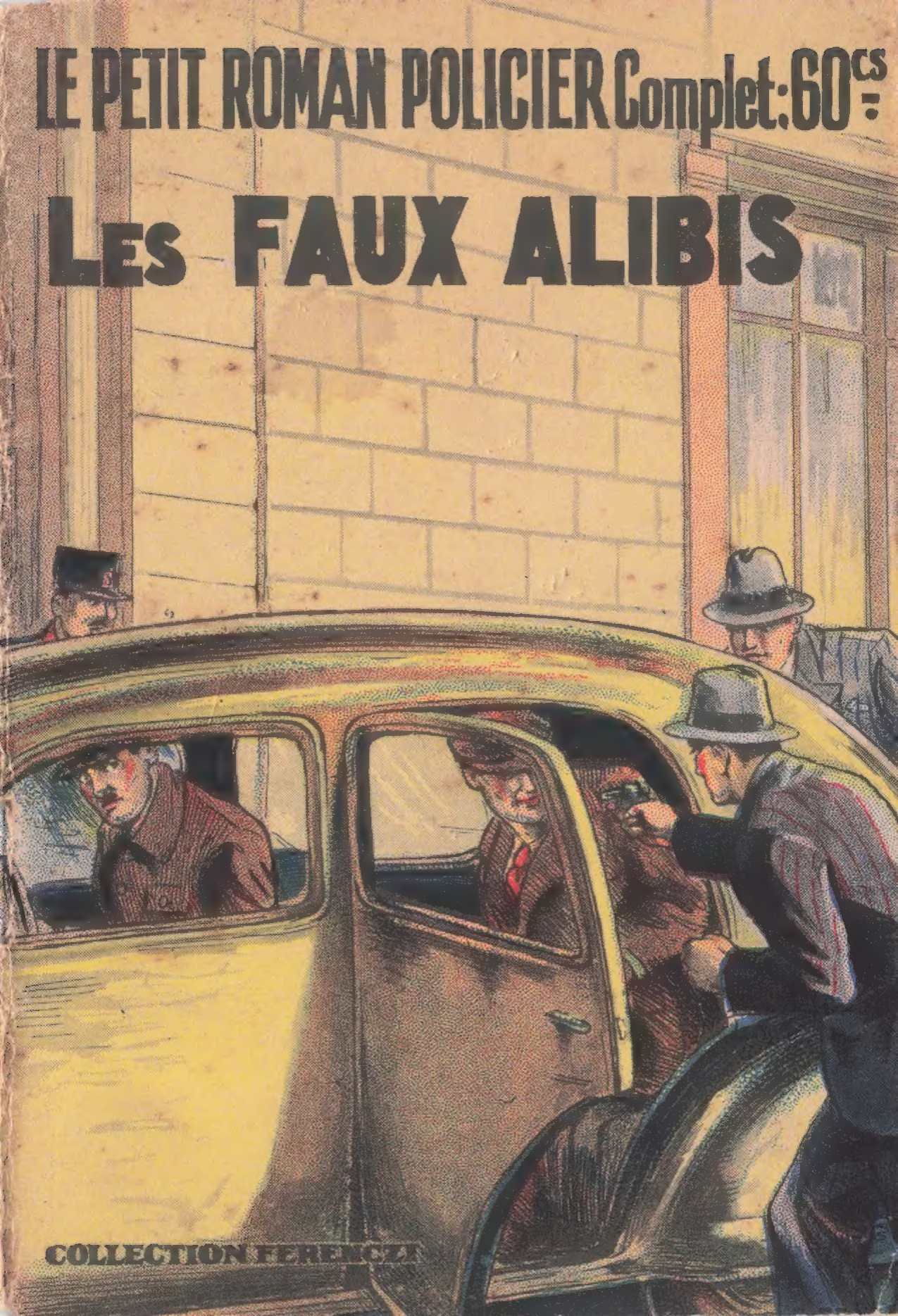
LE PETIT ROMAN POLICIER Complet: 60 cs

LES FAUX ALIBIS



COLLECTION FERENCZI

Les faux alibis

Roman policier inédit

par ANDRÉ CHARPENTIER

CHAPITRE PREMIER

UN VOL A HUIS CLOS

Le secrétaire du commissariat qui venait de prendre son service, relevant son collègue de nuit, à huit heures précises, décrocha l'automatique qui sonnait :

— Le boulot commence, maugréa-t-il.

Au bout du fil, une voix tremblante d'émotion parla :

— Monsieur, la bijouterie Rabignon a été cambriolée...

— Important ? s'enquit le secrétaire.

— D'après nos constatations, ce serait une véritable rafle. On a prévenu le patron.

— Qui est à l'appareil ?

— Alcide Soupon, le garçon de magasin.

— Entendu, on y va.

Il raccrocha le récepteur et décida d'alerter tout de suite le commissaire de police. La bijouterie Rabignon était une des plus importantes joailleries du quartier ; située à l'angle de la rue de la Paix et du faubourg Saint-Honoré, sa renommée datait du second Empire.

M. Rousselet, le commissaire de police, devança d'une demi-heure son arrivée au bureau sur la communication de son subordonné. Dans le vestibule

Sont réservés tous droits de traduction, d'adaptation, de mise au théâtre et au cinématographe.

du commissariat il rencontra M. Rabignon, le bijoutier cambriolé :

— Plus de deux millions de bijoux ont disparu, annonça ce dernier sur un ton plaintif.

— Nous allons voir cela immédiatement, dit le magistrat.

Mais celui-ci téléphona avant de partir à la Police Judiciaire pour lui signaler le vol et demander qu'on lui envoyât un inspecteur. Ensuite, il se rendit rue de la Paix, accompagné de son secrétaire, M. Rabignon les suivit, leur fournissant en chemin quelques détails :

— C'est inimaginable, messieurs, mais je ne peux comprendre par où le cambrioleur a pénétré dans le magasin. Toutes les portes sont demeurées fermées et l'appareil perfectionné de sonneries installé à l'entrée n'a pas fonctionné.

— Etrange, fit le magistrat sans ralentir le pas, mais il y a des détails qui vous ont probablement échappé et dont la découverte éclaircira ce mystère. C'est notre travail.

— J'ai donné ordre qu'on ne touche à rien avant votre venue, reprit le négociant.

— En quoi vous avez fort bien agi.

Ils arrivèrent devant la bijouterie. Le garçon de magasin et les concierges, les époux Maillard, se tenaient sur le trottoir, le visage consterné.

— Quelle affaire ! s'exclama le premier en levant les bras au ciel.

M. Rousselet pénétra dans l'immeuble par la porte qui desservait les étages ; un couloir sur lequel donnait une porte ayant accès à la bijouterie précédait la loge des concierges.

— Alors, c'est vous, le garçon de magasin, qui avez constaté le vol ? interrogea le commissaire de police. Racontez-moi cela ?

— Ben voilà, commença l'homme bouleversé, comme chaque matin, je suis venu prendre mon travail, vers sept heures et demi. Je n'ai rien constaté d'anormal ; la porte du couloir que vous voyez

là n'était pas fracturée ; je demandai aux concierges la clef dont ils sont dépositaires durant la nuit. Eux aussi n'avaient rien remarqué de suspect...

— Rien du tout, interrompit la concierge, je le jure.

Alcide Soupon poursuivit du même ton haletant :

— Alors, je mets la clef dans la serrure, j'ouvre et j'entre... Tout de suite, je vois qu'il y a du grabuge : les tiroirs d'un meuble coffre-fort sont ouverts et tous les écrins des étalages sont vides et jetés sur le parquet. Aussitôt, j'appelle M. et Mme Maillard qui, à leur tour, viennent constater le cambriolage.

Il s'interrompit pour reprendre haleine. M. Rousselet le pressa :

— Qu'avez-vous fait ensuite ?

— Dame, on a prévenu le commissariat et M. Rabignon.

— Quelle heure était-il ?

— Environ huit heures.

— Bien. A présent, entrons dans le magasin.

Mais à ce moment un taxi stoppa devant la maison, une portière claqua. Reconnaissant la personne qui descendait de la voiture, le magistrat s'écria :

— L'inspecteur Gérard ! Tant mieux.

Il éprouvait un véritable soulagement. les constatations d'usage allaient s'effectuer en collaboration.

— Je n'ai pas tardé, n'est-ce pas ? dit le détective en serrant la main de M. Rousselet.

— Et vous ne m'en voyez pas fâché.

Sans plus attendre, le commissaire mit le policier au courant, rapportant le peu qu'il savait de l'affaire.

— Précisément, nous allions vérifier les faits, termina-t-il.

— Inutile d'entrer en groupe, déclara l'inspecteur Gérard, si vous m'en croyez. Que les concierges et le garçon de magasin demeurent dans la loge à notre disposition. Surtout qu'ils ne quittent pas les

lieux sans notre autorisation. La présence de M. Rabignon suffira.

C'est ainsi que le bijoutier suivi du commissaire, du policier, du secrétaire, pénétrèrent dans le magasin mis au pillage.

— Il y en a pour deux millions au moins de raflés ! répéta pour la dixième fois le joaillier en jetant un œil navré sur son meuble fracturé et ses écrins épars sur le sol.

— Vous nous établirez un état le plus exact possible des bijoux dérobés, demanda l'inspecteur Gérard. Mais pour moi, l'affaire n'est pas là, ajouta-t-il en aparté.

En effet, ce qui l'intéressait était de reconstituer la manière du ou des cambrioleurs pour s'introduire dans la place. Tour à tour il inspecta toutes les portes : la principale, celle de l'entrée du magasin, qui ne portait aucune trace d'effraction et dont le dispositif d'alerte était intact ; puis la porte donnant sur le couloir, porte de service à l'usage exclusif du personnel. Il y avait une autre porte ouvrant sur un petit escalier descendant au sous-sol et qui n'était fermée qu'à l'aide d'un loquet.

— En effet, dit M. Rousselet qui suivait les recherches de l'inspecteur, en effet, on se demande par où le ou les malfaiteurs se sont introduits.

— Peut-être par le sous-sol, dit le policier, en empruntant le petit escalier intérieur.

Mais un regard circulaire dans cette cave spacieuse détruisit cet espoir : ce sous-sol était éclairé par deux soupiraux défendus chacun par une forte barre de fer ne permettant pas à un homme de passer par cette voie.

— C'est un beau vol à huis clos, émit l'inspecteur Gérard en remontant au magasin.

— Qu'en concluez-vous ? demanda M. Rousselet.

Le policier qui, selon son habitude, prenait des notes et esquissait un bref croquis des lieux haussa les épaules :

— C'est le mystère pour l'instant.

— Du travail sur la planche.

— Cette sorte d'enquête ne me déplaît pas par ses difficultés, au contraire. Car, n'est-ce pas, nous n'envisageons pas l'hypothèse d'un cambrioleur fantôme passant à travers les murs, raflant le butin et s'éclipsant avec !

— Evidemment.

Le commissaire de police profitant d'un moment où le bijoutier se lamentait à l'autre bout du magasin sur le désastre de son fonds, glissa à l'oreille du policier :

— Est-ce que l'hypothèse d'une mise en scène bien réglée par le bijoutier ne serait pas à retenir?

— Mon Dieu, tous les cas peuvent être envisagés et celui-là comme les autres.

— Et cet Alcide Soupon ? personnage qui joue bien l'affolement, n'est-ce pas votre avis ?

— Dans ces moments-là, il est difficile de discerner les feintes d'un complice probable, fit-il évasivement.

Tout en parlant, il s'était rapproché de la sortie et sa main tourna le bouton : la porte s'ouvrit brusquement sous le poids d'un homme qui écoutait vraisemblablement, l'oreille à la serrure. C'était le garçon de magasin.

— Tiens, vous étiez là ? prononça sur un ton sévère l'inspecteur Gérard.

Tout penaud, l'autre balbutia :

— C'est-à-dire que... je passais dans le couloir...

— Inutile de vous fatiguer, j'ai compris.

Il prit Alcide Soupon par le bras et l'amena au milieu du magasin :

— Puisque vous manifestez un tel désir de vous trouver parmi nous, c'est le moment de vous expliquer.

— Je ne demande pas mieux, fit l'homme en reprenant son aplomb.

— Racontez-nous en détails ce que vous avez fait hier soir en quittant la bijouterie et poursuivez votre récit jusqu'à votre arrivée ce matin ?

Alcide Soupon fit la relation de sa soirée : la veille, à 20 heures, comme de coutume, il avait fermé la boutique ; rentré chez lui, il avait passé la soirée au cinéma.

— C'est bien, nous vérifierons, dit le policier. Pour l'instant, restez ici.

Ensuite, il prit à part dans l'arrière-boutique M. Rabignon et lui demanda :

— Etes-vous sûr de cet employé ?

— C'est l'honnêteté en personne et je ne puis avoir le moindre soupçon sur lui. A diverses reprises, je l'ai chargé d'importants recouvrements et lui ai confié des joyaux de grand prix. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, me voler sans avoir recours à ce subterfuge.

— Exécutant, je ne le crois pas, mais complice malgré lui ?

— Non, je n'arrive pas à l'admettre, affirma le bijoutier défendant son employé.

— Entendu, dit le policier en quittant M. Rabignon.

A cet instant, une exclamation vigoureuse poussée par Alcide Soupon attira son attention. L'employé de M. Rabignon se trouvait dans un réduit qui servait de débarras.

— Qu'y a-t-il ? s'inquiéta le détective.

— Voilà qui est singulier.

Il se tenait devant un placard ouvert qui lui servait de garde-manger ; en effet, le garçon de magasin prenait ses repas dans l'arrière-boutique durant l'heure de fermeture du magasin, de midi à 13 heures.

— On m'a chipé du saucisson.

Puis il s'exclama encore :

— Et mon litre de vin rouge a été bu jusqu'à la dernière goutte et la moitié de mon pain d'un kilo y a passé !

Le commissaire de police entendant ces doléances s'exclama :

— Ne nous importunez pas avec votre casse-

croûte entamé ! Sans doute l'avez-vous mangé hier sans vous en apercevoir.

L'homme protesta :

— Je n'ai pas la berlue, monsieur, et je vous jure que ce bandit m'a chipé mon déjeuner d'aujourd'hui.

— Eh bien, c'est qu'il avait faim.

L'inspecteur Gérard s'était approché ; pour lui, cela ne faisait pas de doute : le cambrioleur pris de fringale après son méfait s'était réconforté.

— C'est assez courant dans la pègre et l'on constate fréquemment ces agapes avec les vivres du bord.

— Certes, mais voilà qui est bien épisodique, reprit M. Rousselet.

— Pas pour moi, ronchonna l'employé de M. Rabignon.

L'inspecteur Gérard regarda le litre vide, la miche de pain fortement entamée et enfin le bout de saucisson qui restait.

— Un superbe saucisson à l'ail, gémit Alcide Soupon profondément navré.

Le vol de deux millions de bijoux disparaissait à ses yeux devant les restes si réduits de cette charcuterie et l'inspecteur Gérard ne put réprimer un sourire :

— De fait, ce convive était inattendu.

Il réfléchit un moment, puis invita le garçon de magasin à laisser dans le placard ces reliefs.

— Voilà de belles pièces à conviction, s'esclaffa M. Rousselet.

— Sait-on jamais, émit l'inspecteur Gérard en accentuant son sourire.

Il reprit sur un autre ton :

— Le service de l'Identité Judiciaire va venir procéder au relevé des empreintes et peut-être sur le verre de ce litre trouvera-t-on des traces intéressantes.

Les constatations s'achevèrent vers dix heures. Un agent fut posté à l'entrée du magasin avec la

consigne de ne permettre à personne de franchir le seuil de la bijouterie. L'inspecteur Gérard se rendit dans la loge.

— Je vous laisse à votre tâche, dit M. Rousselet en prenant congé. Désormais, c'est la Police Judiciaire qui prend l'affaire.

Le policier se mit à interroger le couple de concierges.

— N'avez-vous rien entendu de suspect durant la nuit ?

— Moi, répondit vivement Mme Maillard, je suis rentrée à minuit du cinéma et ensuite j'ai dormi sans entendre le moindre bruit.

— Décidément, on est allé beaucoup au cinéma, cette nuit, remarqua l'inspecteur Gérard.

La concierge s'offusqua :

— Que voulez-vous dire, monsieur le policier ?

— Rien de bien précis, convint-il. Et votre mari, que faisait-il pendant ce temps ?

— Il n'aime pas le cinéma ; il m'attendait tranquillement et je l'ai trouvé en train de lire le feuilleton du journal, c'est passionnant...

— Je ne vous demande pas de me raconter vous le film que vous avez vu et votre mari, le roman qu'il a lu.

Il posa d'autres questions au couple, mais sans en tirer la moindre indication utile. Il décida de retourner au quai des Orfèvres. Comme il franchissait le seuil de l'entrée, il retrouva Alcide Soupon.

— Vous êtes allé seul au cinéma, hier soir ?

L'homme se troubla et ses yeux s'assombrirent.

— Pourquoi cette question ? fit-il.

— J'enquête et cherche à fixer l'emploi du temps des témoins. Alors, voulez-vous me répondre ?

— Oui, j'étais seul.

— Et que jouait-on dans cet établissement ?

Le trouble du garçon de magasin augmenta au point de lui couper l'usage de la parole. L'inspecteur renouvela sa question avec plus de fermeté et demanda :

— Comique ou dramatique, ce film ?

— Je ne sais plus...

— Etrange perte de mémoire, mon garçon.

Il le fixa durement :

— Vous, vous n'êtes pas allé au ciné, hier soir. Pourquoi ce mensonge ?

L'homme ravala sa salive ; il suffoquait et avec peine il énonça :

— Non, vous avez raison, je suis resté chez moi cette nuit.

— Encore un mensonge.

Alcide Soupon désemparé, les lèvres tremblantes, ne sut que répondre.

— C'est bien, veuillez me suivre, dit simplement le policier.

Il héla un taxi et un quart d'heure plus tard, le détective et son prévenu débarquaient quai des Orfèvres. Alcide Soupon que ses singulières réticences avaient mis dans une situation dangereuse devait passer la nuit au Dépôt.

Quant à l'inspecteur Gérard, il resta jusqu'à midi dans son bureau. Cette affaire qui se présentait d'une façon étrange l'intriguait. Cependant, après avoir longuement médité sur les notes qu'il avait prises, il murmura :

— Il y a autre chose, très certainement, mais quoi ?

CHAPITRE II

LES FAUX ALIBIS

Après avoir déjeuné hâtivement dans un bar proche d'une tranche de viande froide et pris un bock, l'inspecteur Gérard retourna rue de la Paix pour poursuivre ses investigations. Mme Maillard, la concierge, se tenait sur le seuil de l'entrée, un balai à la main, malgré l'heure avancée, et papotait avec

des voisins ; elle faisait pour la vingtième fois le récit du cambriolage et dans sa bouche, les faits prenaient un aspect surnaturel, quasi diabolique.

Le policier mit un terme à ce bavardage inconsidéré ; les voisins attentifs s'égaillèrent à son approche.

— Ah ! vous voilà ? fit la concierge quelque peu éberluée.

— Si ma présence ne vous dérange pas, je compte en effet, passer quelques heures encore dans votre immeuble.

— A votre aise, monsieur l'inspecteur.

Ce disant, elle se disposa à réintégrer la loge, mais le policier l'arrêta d'un geste :

— Où est votre mari ?

— Il fait la sieste dans le fauteuil ; c'est son habitude à cet homme après les repas.

— Bon, laissons-le couler sa flemme et veuillez répondre à une question que je vous ai déjà posée ce matin.

— Je ne vous ai pas répondu ?

— Si, mais j'ai l'impression que vous ne m'avez pas dit la vérité.

— Vous m'étonnez.

Mais le rouge avait monté à ses joues ; elle semblait deviner la question de l'inspecteur. Celui-ci articula en la regardant bien en face :

— Vous n'êtes pas allée au cinéma hier soir ?

Elle avoua, la tête baissée :

— Oui, mais qui vous a dit ?

— Personne, c'est une intuition.

Il ajouta comme se parlant à lui-même :

— Bien curieux, en vérité. Pourquoi cette femme et le garçon de magasin m'ont-ils fourni un faux alibi et pourquoi inventer cette soirée au cinéma ?

Elle avait perçu ces mots et murmura :

— J'ai eu tort, mais je ne pouvais pas... à cause de mon mari.

— Bien embrouillée, cette explication. Je me réserve de vérifier cette nouvelle histoire.

Mme Maillard reprit avec effort :

— En tout cas, je vous le jure, je ne suis pour rien dans le vol...

— Evidemment, prononça-t-il sur un ton sceptique.

— C'est la vérité vraie, ajouta-t-elle.

— Soit, mais alors auriez-vous des doutes sur l'emploi du temps de votre mari durant votre absence jusqu'à minuit ?

Elle leva les bras au ciel et son balai lâché tomba sur le carreau du couloir. Le policier mit fin à ce dialogue :

— Ne vous fatiguez pas pour trouver des explications ; je préfère vous donner le temps de la réflexion.

Passant à un autre ordre d'idée, il demanda :

— Vous avez le téléphone dans votre loge ?

— Oui, monsieur l'inspecteur.

— Je vais vous l'emprunter pour un instant.

Il se dirigea vers la loge et ouvrit la porte, réveillant M. Maillard qui sommeillait lourdement et instinctivement tira le cordon.

— Un peu ahuri, le mari, constata à part lui le policier.

Il forma un numéro sur le cadran de l'automatique et dès qu'il eut la communication :

— Allo !... Le service de l'Identité Judiciaire ? M. Bartuel ?... Parfait ! Voulez-vous me donner le résultat de votre travail ce matin à la bijouterie Rabignon ?... Oui, des empreintes ?... Non ? voilà qui est étonnant. Il faudrait en déduire que le cambrioleur s'est muni de gants en caoutchouc. Et sur le litre ?... Ah ! oui, les doigts du garçon de magasin, évidemment, rien que de très naturel. Merci.

Il raccrocha et demeura un instant perplexe. M. et Mme Maillard qui suivaient tous ses gestes d'un air plus inquiet qu'intrigué s'enquirent ensemble :

— Du nouveau ?

L'inspecteur Gérard hocha la tête en manière de

négation, puis sortit de la loge pour se rendre au magasin ; devant la porte, un agent montait la faction. Reconnaissant le policier, il se recula :

— Vous voici revenu.

— Je voudrais bien ne pas me coucher ce soir avant de recueillir l'indice numéro 1.

Il ouvrit la porte et pénétra de nouveau dans la bijouterie ; il refit avec une attention renouvelée l'examen des lieux et descendit dans le sous-sol. Là, il se mit à sonder les murs :

— Des perceurs de muraille ? Non, aucune trace de ce genre, se répondit-il à lui-même.

Les deux soupiraux retinrent de nouveau sa curiosité et cette fois, prenant une chaise, il grimpa dessus et inspecta l'étroite ouverture que défendait, comme on le sait, un fort barreau de fer. Minutieusement, il glissa la main sur les rebords du premier soupirail et vérifia la solidité du barreau ; ensuite, il passa au second et se livra au même travail. Soudain, il poussa une exclamation :

— Nous y voici !

Il venait de découvrir que le barreau de fer avait été descellé, puis remis en place avec une habileté qui indiquait une longue expérience professionnelle.

— Ce n'est pas là du boulot d'amateur, répéta-t-il par deux fois.

Le travail avait été très soigné : la barre de fer remise très exactement en place ne laissait rien voir de l'opération ; le ciment même enlevé et replacé ne présentait au regard aucune trace d'arrachement. il fallait examiner de très près le soupirail pour deviner ce qui s'était passé.

Il fit un effort et la barre de fer lui tomba dans la main, laissant une ouverture assez grande pour que puisse passer un homme de taille moyenne.

— Non, ce cambrioleur n'est pas un novice.

Cette constatation plaçait sur un autre plan ses recherches et sapait la conviction qu'il nourrissait jusqu'ici. Il marmonna :

— Mais alors quel rôle jouèrent le garçon de magasin et les concierges ? Aucun ou bien... Il est vrai qu'il y a les faux alibis. Enfin, chaque chose en son temps.

Tout en monologuant, il replaça la barre de fer et à présent reconstitua assez aisément la scène du vol. Le soupirail qui avait servi au malfaiteur donnait sur le faubourg Saint-Honoré ; l'endroit était moins apparent que du côté de l'autre soupirail s'ouvrant sur la rue de la Paix. On pouvait présumer que le voleur avait préparé avec soin son méfait, descellant la barre avant la nuit du cambriolage.

Il remonta lentement le petit escalier en s'efforçant de retracer le chemin suivi par le malandrin :

— C'est par le sous-sol qu'il s'est introduit pour gagner le magasin. La porte n'est fermée qu'au loquet ; un coup de canif dans l'interstice et ce loquet saute. Voici notre homme dans la place ; il travaille en toute sécurité, se gardant bien de toucher la grande porte d'entrée dont le dispositif eût pu donner automatiquement l'alarme par toutes ses sonneries déclanchées. Il fracture le meuble coffre-fort avec adresse et vide les écrins avec une certaine hâte. Peut-être appréhende-t-il le retour de quelqu'un.

Il réfléchit un instant et poursuivit sa démonstration personnelle :

— Quelqu'un ? Serait-ce Alcide Soupon ou Mme Maillard de retour... Les deux, peut-être. C'est là un point d'interrogation.

Il refit le tour du magasin et passa dans l'arrière-boutique. Avisant le garde-manger du garçon de magasin, il sourit et s'approcha :

— Voyons une fois encore les dommages causés au casse-croûte de cet homme.

Il ouvrit la petite porte du placard et happa le saucisson, le regardant, le flairant.

— Celui-là, il est bien à l'ail, sans doute possible.

Il prit son couteau de poche et découpa une

mince tranche qu'il dégusta à la façon d'un gourmet savourant son plat favori.

— Ah ! non, le charcutier n'a pas ménagé l'ail. Je vais empester à dix mètres à la ronde. Bah ! il faut savoir se dévouer et qui veut la fin veut les moyens.

Sur ces paroles sibyllines, il recoupa une autre tranche du saucisson, mais cette tranche-là, il la glissa dans sa poche après l'avoir enveloppée soigneusement.

— Vivres de réserve, dit-il.

Ensuite, il replaça le reliquat du saucisson, un bien maigre petit moignon.

— S'il voit cela, le nommé Soupon va crier encore au voleur ! C'est de sa faute ; pourquoi m'avoir raconté cette histoire de cinéma ?

Refermant le placard, il s'éloigna en sifflotant. Son inspection était terminée ; à considérer son visage détendu, il semblait être satisfait de sa besogne. Aussi bien se prit-il à murmurer :

— Voici la tâche à demi entamée et le mystère se dissipera dans quelques heures ou bien je me tromperais fort.

Avant de quitter l'immeuble, il passa par la loge et s'approchant du couple de concierges, il leur parla :

— Je m'en vais. ouvrez l'œil et prévenez-moi de tout incident qui pourrait se produire.

Mme Maillard ne put s'empêcher de faire un pas en arrière. Ce recul eut le don de provoquer le rire de l'inspecteur Gérard qui traduisit l'impression de la concierge :

— Pour sentir l'ail, pour sûr je sens l'ail !

— Dame, un peu, fit-elle.

— Vous êtes polie ; j'ai la conviction d'être inabordable. Vraiment Alcide Soupon aime le saucisson pimenté.

Laissant flotter dans l'air le parfum cher aux Méridionaux, sans se soucier de l'ébahissement des époux Maillard. il se retira dignement.

— Si nous faisions à présent un petit tour dans le quartier, se proposa-t-il.

Il alla dans un petit bar proche et se fit servir une consommation sur le comptoir. Comme le patron lui apportait le verre, il lui demanda à voix basse :

— Ce matin, à la première heure, n'auriez-vous pas reçu chez vous un client à l'haleine un peu forte ?

Joignant le geste à la parole, il souffla avec vigueur.

— Une odeur dans ce genre-là, par exemple ?

Le débitant pinça le nez :

— Pour sûr que je n'aurais pas pu ne pas le remarquer.

— Alors, non ! c'est bien.

Il avala la consommation et reprit son chemin ; un autre petit café voisin l'attira et la même scène étrange s'y déroula, mais sans plus de résultat. Il n'avait pas de chance ; pourtant, il ne se découragea pas et alla interroger les employés de la station du métro la plus proche. Les réponses qu'il recueillit furent négatives : on n'avait pas respiré une telle odeur provenant d'un voyageur.

L'inspecteur Gérard décida de suspendre pour ce jour-là ses investigations olfactives et regagna le quai des Orfèvres. Aussitôt de retour dans son bureau, il se fit amener Alcide Soupon. Il avait l'intention d'éclaircir sans plus tarder le mystère des faux alibis.

Le garçon de magasin que les quelques heures passées au Dépôt avaient fortement déprimé s'affaissa comme une loque sur la chaise que lui tendit le policier.

— Alors, fit ce dernier sur un ton paternel, j'espère que vous voilà disposé à faciliter ma tâche, j'entends par là que je n'admettrai pas plus longtemps que vous tentiez d'égarer la justice par de fausses déclarations.

L'homme se redressa et pleurnicha :

— Je vous jure, monsieur le policier, que je n'ai pas trempé dans cette vilaine histoire.

— Je ne demande qu'à vous croire, mais dites-moi toute la vérité.

— Ah ! oui, le cinéma...

Il passa sur son front en moiteur une main tremblante et un drame se déroula derrière ce crâne.

— Voyons, soyez raisonnable, parlez, l'encouragea l'inspecteur Gérard d'une voix adoucie.

Le garçon de magasin, buté, secoua la tête et murmura :

— Impossible !

— Et pourquoi ?

— Il s'agit de la vie ou de la mort d'une personne.

Il avait lâché ces mots avec peine et ses yeux fixaient droit devant eux, égarés. Le policier s'efforçait de deviner le secret de cet homme en proie visiblement à une très forte émotion.

— Il y va aussi de l'emprisonnement d'un innocent, dit-il en enflant sa voix.

Mais Alcide Soupon s'entêtait et la tête baissée gardait les lèvres closes.

— C'est bien, fit l'inspecteur Gérard.

Il comprenait qu'il ne pourrait rien tirer de ce prévenu, tout au moins en ce moment ; il fallait lui donner encore le temps de la méditation. Il pressa sur un bouton : un garde parut :

— Ramenez cet homme au Dépôt, dit-il.

Les yeux embués de larmes, l'employé de M. Rabignon se laissa entraîner, sans résistance, la taille courbée comme sous le poids d'une implacable fatalité. On l'entendit marmonner en partant :

— Non, décidément, je ne dirai rien... même jusqu'au pied de l'échafaud.

L'inspecteur Gérard haussa légèrement les épaules.

— Nous verrons demain ce qu'il restera de cette héroïque attitude, dit-il.

Peu après, un coup de téléphone l'informait que le juge d'instruction qui venait d'être nommé,

M. Beaupin, désirait le voir. Il se rendit à l'invitation. Le magistrat venait de prendre connaissance du dossier.

— D'après les premiers rapports, dit-il, l'affaire me paraît assez ardue.

Mais l'inspecteur Gérard fit part du fait nouveau : la découverte dans le sous-sol du barreau de fer descellé.

— Très intéressant, apprécia M. Beaupin. D'après vous, nous aurions affaire à un homme du métier ?

— Sans aucun doute !

— Et cet Alcide Soupon ?

— Je m'efforce de définir son rôle.

— Et les concierges ? Très suspects, n'est-ce pas? Complices possibles et partage du butin.

Le policier esquissa un geste évasif. Le magistrat reprit :

— L'énumération des bijoux volés a bien été communiquée aux négociants susceptibles d'acheter les pièces en question ?

— Le nécessaire a été fait, monsieur le juge.

L'entretien prit fin sur ces mots.

CHAPITRE III

SUR LA PISTE

L'inspecteur Gérard se leva de bonne heure le lendemain matin : quatre heures, et se dirigea vers la bijouterie Rabignon ; il tenait à poursuivre ses recherches à l'heure probable où le malfaiteur, son méfait accompli, avait dû sortir du sous-sol.

La nuit était encore noire et lorsqu'il arriva sur les lieux, il put constater que le cambrioleur avait dû s'enfuir en toute tranquillité, aucun passant

dans la rue. Il demeura un instant aux abords du magasin. Il y avait tout juste vingt-quatre heures que le vol de deux millions de bijoux avait été commis.

— Il n'y a pas de temps perdu, pensa-t-il en faisant les cent pas sur le trottoir.

Qu'espérait-il ? Voir revenir, selon un adage bien connu, le malandrin sur les lieux de son exploit ? On n'aurait su le dire ; cependant, à mesure que les ténèbres se dissipaient, il se montrait plus actif, aux aguets des moindres incidents de la rue. C'est ainsi qu'il pénétra dans un bar qu'il avait omis de visiter la veille ; il semblait toujours possédé de cette idée fixe que l'homme ne s'était pas contenté du vin d'Alcide Soupon et avait dû éprouver le besoin d'avaler un cordial dans les environs.

Mais le patron de ce bar ne put que répondre par la négative à ses questions. Le policier renouvelant sa tentative avec une insistance digne d'un meilleur résultat, avait avalé un bout du saucisson prélevé la veille, comme on se le rappelle, dans le garde-manger du garçon de magasin.

— Cette odeur ne vous dit rien ? avait-il demandé au tenancier du café.

— Rien, et pourtant j'ai l'odorat fin.

L'inspecteur Gérard avait quitté le débit en se disant que peut-être son idée ne valait pas grand'chose.

Le quartier s'éveillait peu à peu dans le petit jour et les commerçants ouvraient l'un après l'autre leur boutique. Il avisa un kiosque à journaux dont la marchande déballait ses paquets que lui apportaient des cyclistes ; elle préparait son éventaire. Il s'approcha et demanda un journal ; il était curieux de savoir comment la presse rapportait le cambriolage de la rue de la Paix.

— Voici cent sous, ma brave femme, rendez-moi la monnaie, fit-il.

A peine avait-il prononcé ces mots que la marchande se récria :

— Décidément, il y a des clients qui aiment l'ail à cette heure-ci !

— Vous dites ? interrogea-t-il très intrigué.

— Oh ! Il n'y a pas de reproche ; c'est une simple constatation.

— Vous m'intéressez énormément. Si j'ai bien compris, hier matin, à la même heure, un client qui sentait l'ail comme moi vous a acheté un journal ?

— Oui, et la coïncidence est curieuse, n'est-ce pas, monsieur ?

— Je vous assure que je la considère pour ma part comme providentielle. Mais dites-moi, avez-vous le souvenir de cet homme ?

— Très vague, cependant la clientèle n'est pas nombreuse de si bon matin et j'ai pu le voir quelques secondes.

— Dites-moi vite ce que vous savez ?

Il déclina sa qualité et pria la femme de faire appel à toute sa mémoire. Elle répondit :

— Il était coiffé d'une casquette de couleur grise, je crois ; de taille moyenne, avec une petite moustache à la Charlot.

— La nuance de son complet ?

— Tirant sur le marron, autant que je puisse me le rappeler.

— Son attitude ?

— Celle d'un monsieur qui attend quelqu'un ; il tenait une petite valise à la main...

— C'est bien notre homme. Après vous avoir acheté le journal, où est-il allé ?

— Je l'ai vu prendre un taxi en courant. J'ai pensé qu'il prenait le train avec son petit bagage.

— Merci, ma brave femme.

La marchande avait dit tout ce qu'elle savait et son témoignage était capital. L'inspecteur Gérard courut lui aussi à la recherche d'un taxi, ce qui n'était pas facile ; les voitures étaient rares dans le quartier à six heures du matin. Cependant, il en trouva un et se fit conduire en vitesse quai des

Orfèvres. En se jetant sur les coussins, il pensa :

— Pas trop mauvaise, mon idée ! J'avais l'intuition que ce saucisson à l'ail me conduirait au but.

Une fois de plus, son flair de détective astucieux ne l'avait pas trompé. Arrivé à son bureau, il rédigea en toute hâte une note qui devait être placardée dans l'heure même à l'entrée de tous les garages de la région parisienne :

« Prière au chauffeur qui a chargé un client porteur d'une valise, rue de la Paix, hier matin, vers six heures, de prévenir l'inspecteur Gérard, à la Police Judiciaire. Bonne récompense. »

— M. Rabignon pourra bien se fendre de quelques billets s'il parvient, grâce à ce chauffeur, à récupérer une partie de ses bijoux.

Trois cyclistes de la Préfecture furent chargés de porter dare-dare la note aux garages. Patiemment, le policier attendit le résultat de son initiative. Une heure passa, deux heures, trois heures et la sonnerie du téléphone retentit. L'inspecteur Gérard bondit sur l'appareil, le cœur battant. Etait-ce le renseignement qu'il espérait ?

Dès les premiers mots, son visage s'éclaira d'un large sourire : le chauffeur qu'il recherchait l'avertissait de sa visite. L'enquête marchait rondement. Cependant, le policier se demandait si le cambrioleur n'avait pas eu le temps de prendre un train.

— Il est peut-être en ce moment à Amsterdam.

C'était dans les éventualités plausibles. Aussi bien, tout en se réjouissant de tenir la bonne piste, il ne se faisait pas trop d'illusions.

Le garçon de bureau annonça l'arrivée du chauffeur. Tout de suite, sans même lui donner le temps de s'asseoir, l'inspecteur Gérard le pressa :

— Où avez-vous conduit cet homme ?

— A Billancourt, sur le quai.

— Le numéro ?

— Ce client m'a fait stopper dans un endroit désert, à cent mètres environ du pont, et je l'ai vu marcher rapidement dans la direction d'une petite

impasse. Il regardait avec méfiance autour de lui en s'éloignant. Son intention était certainement de ne pas me laisser voir où il allait.

— Je vous remercie.

— Il m'a donné un bon pourboire.

— Il le pouvait après avoir réalisé une bonne affaire.

A peine le chauffeur s'était-il retiré que l'inspecteur Gérard prit un plan de la banlieue parisienne et chercha du doigt l'impasse signalée par le chauffeur. Il trouva assez aisément :

— Impasse du Fer-à-Cheval.

Ce nom lui disait quelque chose ; il réfléchit durant un instant et poussa un : « Euréka ! » Dans cette impasse, il connaissait quelqu'un. A vrai dire, un sujet peu recommandable et qui avait eu maille à partir à diverses reprises avec la police, mais s'en était toujours tiré assez adroitement.

— Mais oui, le nommé Karling, un recéleur dont les relations sont plus que suspectes.

Il appela son collègue, l'inspecteur Masson, qui travaillait dans le bureau voisin. Il avait besoin de renfort ; les parages de l'impasse en question et l'individu qui y possédait un sous-sol ne lui inspiraient qu'une confiance relative.

— Me rendre seul là-bas, ce serait risquer de manquer l'affaire. Ce Karling est un individu très rusé et je me méfie de ses stratagèmes.

— Entendu, je vous suis. On prend des précautions ?

— C'est plus prudent.

Ils glissèrent leur revolver dans leur poche et descendirent. Une auto de la Préfecture que l'inspecteur Gérard avait demandée les attendait.

— Vous nous arrêterez à une centaine de mètres de l'impasse du Fer-à-Cheval, recommanda le policier.

Un quart d'heure plus tard, la voiture stoppait et se garait dans une rue adjacente. Il fut décidé que l'inspecteur Gérard pénétrerait seul dans l'an-

tre du recéleur pendant que son collègue ferait le guet, surveillant les abords de la maison, prêt à intervenir à la moindre alerte.

La maison qu'occupait le nommé Karling était une bâtisse sordide aux murs noircis, percée de deux fenêtres au premier et unique étage. Au rez-de-chaussée, une porte de chêne massif. C'est à cette dernière que le policier frappa assez rudement.

Une des fenêtres du premier étage s'entr'ouvrit et une figure émaciée, jaune, mal rasée, apparut : c'était le maître de ce sombre logis qui lança d'une voix de soprano aiguë :

— Que voulez-vous ?

— Police ! Et ouvrez vite.

Tel un guignol ramené en arrière d'une main preste, le personnage disparut de la fenêtre et on entendit le bruit de ses pas dans l'escalier, puis dans le couloir. La porte s'ouvrit et le policier put pénétrer à l'intérieur de cette maison peu accueillante.

— Qu'y a-t-il donc, monsieur ? s'inquiéta l'homme en prenant une attitude obséquieuse.

— J'ai besoin d'un renseignement que tu peux me donner si tu le veux, mais je t'avertis que si tu fais la sourde oreille, il peut t'en coûter cher.

Il tutoyait l'individu, sachant qu'avec un être de son espèce, un langage trop poli eût pu être interprété comme un signe de faiblesse.

— Entièrement à votre disposition, s'inclina le maître de céans en introduisant son visiteur dans une pièce qui devait servir de bureau.

Deux armoires immenses, une table de bois blanc avec de quoi écrire, trois chaises de paille constituaient le mobilier disparate et poussiéreux. L'inspecteur Gérard tira de sa poche son mouchoir et, sans risquer de vexer le locataire du lieu, épousseta la chaise avant de s'asseoir.

— Et maintenant, parlons peu mais parlons bien, commença-t-il.

Puis à brûle-pourpoint :

— Quel est l'homme que tu as reçu hier matin, vers sept heures ?

Karling qui s'était pelotonné sur son siège se redressa brusquement comme s'il s'était trouvé sur une plaque brûlante.

— Mais... Je ne sais... ce que vous voulez dire ? bégaya-t-il.

— Allons, pas de faux-fuyant. D'ailleurs, ce serait inutile. Sache que je suis bien renseigné et que si tu cherches à mentir, tu te rendras complice.

— Complice de quoi ? tenta de discuter Karling reprenant son aplomb.

— Le nom, et vite ? dit simplement le détective en le regardant fixement.

— En effet, confessa le recéleur comprenant que nier était inutile, en effet j'ai reçu un camarade...

— Il n'est pas venu pour prendre le petit déjeuner avec toi ; il avait auparavant cassé la croûte : un saucisson à l'ail fleurant fort.

Ce détail stupéfia littéralement Karling qui écarquilla des yeux ronds et pourtant il n'était pas homme à se démonter facilement et connaissait l'art de ruser.

— As-tu acheté à un prix intéressant le lot de bijoux de la maison Rabignon ?

Karling feignit l'indignation :

— Mais pour qui me prenez-vous ?

— Ne fais pas l'ange et réponds plutôt à ma question.

— Je vous répète que l'homme que j'ai reçu hier matin est venu me parler de choses et d'autres, sans grand intérêt, et il est reparti...

— Vraiment, tu me crois bien naïf pour gober de tels bobards.

L'individu crut bon de lâcher une partie de la vérité :

— Je ne conteste pas qu'il soit venu me parler de bijoux, mais j'ai refusé énergiquement de l'entendre.

— Ton honnêteté s'est cabrée devant une telle proposition. Je te reconnais bien là.

— Je vous donne ma parole d'honneur...

— Cela ne te coûte pas cher ; tu en as de rechange. Soutiendras-tu que tu ignores le nom de ton visiteur ?

— C'est un certain Jeanjean, je crois.

— Si cela continue, je vais être obligé de perquisitionner dans ton bric-à-brac. Ce sera le seul moyen d'en finir avec cette conversation, n'est-ce pas ?

Karling ne broncha pas , mais dans ses yeux une flamme mauvaise passa. L'inspecteur Gérard demanda une dernière fois :

— Tu ne veux rien dire ?

— Je n'en sais pas plus que ce que je vous ai dit.

Le policier se leva dans l'intention de se livrer à des recherches qui lui fourniraient la certitude du passage du voleur des deux millions de bijoux. Ses yeux inspectèrent les lieux ; il ouvrit d'autorité une des armoires, mais ne trouva rien de suspect ; ensuite, toujours suivi du regard haineux du recéleur, il se mit à fouiller dans un amas d'objets hétéroclites placé dans un angle du local. En relevant la tête, il aperçut une casquette accrochée à une patère : une casquette grise, et il se rappela ce détail du signalement fourni par la marchande de journaux.

Il décrocha le couvre-chef et en coiffa brusquement le maître de ce lieu. La casquette tomba jusqu'aux yeux de l'homme, dépassant les oreilles.

— Elle n'est pas à toi ; elle appartient au visiteur d'hier.

Cette affirmation figea Karling de stupeur. L'inspecteur Gérard poursuivit :

— Si mes déductions sont exactes, l'individu serait encore chez toi ?

Karling demeura muet, les lèvres pincées, l'œil sournois. Le policier décida:

— Allons, montons au premier; c'est peut-être là qu'il y a la cachette. Passe devant et gare à toi.

Toujours silencieux, le receleur obéit et gravit les marches conduisant à l'étage; derrière lui, attentif, l'inspecteur Gérard sur ses gardes. Ils arrivèrent à la porte. Alors se produisit un fait inattendu, brutal. Cette porte s'ouvrit et un homme apparut, un browning à la main. Karling s'effaça, plaqué contre le mur de l'escalier, découvrant le policier. Un coup de feu claqua. Mais le détective avait eu la présence d'esprit de s'aplatir sur l'escalier et la balle passa au-dessus de lui.

L'hôte de Karling appréhendant la riposte avait refermé la porte et on l'entendit qui se barricadait dans la chambre.

— Très bien réglé, dit le policier en se relevant. Mais à nous la seconde manche.

Il mit revolver au poing et intima au receleur l'ordre de descendre au rez-de-chaussée où il l'enferma à clef; puis il prit son sifflet dont il tira une note prolongée: le signal convenu avec son collègue qui, dix secondes après, apparut dans le couloir.

CHAPITRE IV

LE DERNIER ÉPISODE

La partie était sérieusement engagée; l'inspecteur Gérard en avait l'intuition et son collègue mis en quelques mots rapides au courant de la situation partagea son avis. Tous les deux montèrent au premier étage sur la pointe des pieds et écoutèrent: aucun bruit; le malfaiteur devait attendre l'offensive, derrière la porte, prêt à décharger son arme sur le premier policier qui passerait le seuil.

Ils demeurèrent un instant sur le palier pour se

consulter sur la manœuvre. A ce moment, un bruit frappa leurs oreilles.

— Mais on dirait..., commença l'inspecteur Gérard.

— ...qu'on ouvre la fenêtre, acheva son collègue.

Celui-ci dévala quatre à quatre l'escalier, traversa en deux enjambées le couloir et ouvrit la porte d'entrée, juste à temps pour voir le malfaiteur s'enfuir à toute vitesse.

— Il nous a faussé compagnie, avertit-il son compagnon.

L'inspecteur Gérard descendit à son tour; il comprit ce qui s'était passé: le cambrioleur avait sauté par la fenêtre, s'agrippant à un tuyau extérieur, lequel avait facilité sa descente jusqu'au trottoir.

En toute hâte, les deux policiers coururent après l'homme qui avait disparu au détour d'une rue; lorsqu'ils y parvinrent, le surnommé Jeanjean s'était éclipsé; en vain interrogèrent-ils quelques habitants de la rue; personne n'avait vu l'individu ou n'entendait se mêler à ses affaires.

— Nous n'avons plus qu'à retourner chez Karling, car j'ai idée que l'on perdrait son temps à inventorier ces masures rébarbatives.

Le receleur simula la plus grande contrariété de l'aventure.

— Nous te dispensons de tes larmes de crocodile, fit sèchement l'inspecteur Gérard. D'ailleurs, n'essaie pas de te disculper; je te rends responsable de la fuite de ce gredin; mais pour l'instant, allons au plus pressé.

Il regarda sévèrement Karling et lui demanda:

— Ce Jeanjean a passé la nuit ici?

— Non, cela je le jure!... Il était venu ce matin toucher le montant du... des...

— Nous y voilà: il venait toucher la somme que tu lui avais promise pour les bijoux.

Le receleur baissa la tête en signe d'affirmation. Le policier poursuivit sur le même ton qui n'admettait pas de faux-fuyant:

— Pour que je puisse te croire, il faudrait que tu me dises où ce malfaiteur a trouvé asile depuis son méfait.

— Je ne sais pas.

Il avait prononcé ces mots sans conviction et l'inspecteur Gérard comprit que son interlocuteur était bien renseigné.

— Si dans deux minutes, tu ne m'as pas appris où se cache ton client, je t'embarque pour le dépôt sans plus attendre et je t'assure que ton cas fera l'objet d'une attention particulière.

Effrayé à cette perspective, Karling débita non sans effort:

— D'après ce qu'il m'a dit, il serait chez le Chinois Wou-Pen.

— Encore une vieille connaissance, se rappela l'inspecteur Gérard. N'est-ce pas ce Fils du Ciel qui tient une fumerie et un tripot où ses congénères viennent s'abrutir et perdre leur argent?

Karling demeura muet, ce qui était chez lui un signe d'assentiment. Le policier prit une décision qui s'imposait:

— Allons faire un tour chez ce sujet de l'Empire du Milieu. Encore du boulot pas ordinaire.

Wou-Pen, comme Karling, avait sa fiche dans les archives anthropométriques de la Préfecture de Police. Cependant, il avait su passer à travers de nombreux coups durs et faire endosser par des partenaires moins habiles les multiples méfaits qui avaient justifié les enquêtes du Parquet: trafic d'opium, fumerie clandestine, jeux prohibés, etc.

L'inspecteur Gérard se fit donner par le receleur l'adresse du Chinois qui changeait de logis à chaque terme, traqué qu'il était soit par la police soit par les créanciers.

Par bonheur, Wou-Pen avait élu domicile ce trimestre là à dix minutes de la maison de Karling.

— L'expédition sera courte, dit l'inspecteur Gérard, mais peut-être mouvementée.

Avant de partir, il enferma Karling dans son tau-

dis en lui recommandant de ne pas tenter de fuir s'il tenait à sa peau; puis suivi de son collègue, il se dirigea vers l'habitation du Chinois.

Il était dix heures du matin lorsqu'ils arrivèrent devant la demeure du tenancier jaune; c'était une petite maison toute en rez-de-chaussée qui semblait dormir paisiblement au milieu d'un jardin de trois cents mètres carrés environ. Tout était silencieux et les volets étaient clos.

— Il va falloir ruser pour appréhender notre homme, dit à son collègue l'inspecteur Gérard. Voudriez-vous retourner en arrière et prévenir notre chauffeur que nous sommes là. Vous le prierez d'amener sa voiture à cinquante mètres d'ici.

Il désigna du doigt une sorte de renfoncement dans lequel pouvait se garer l'auto, sans risquer d'être vue de la maison du Chinois. Il ajouta:

— En vous attendant, je vais m'embusquer derrière ce mur. Il ne faut pas que notre présence soit éventée.

Quelques instants plus tard, l'auto se rangeait à l'endroit fixé et l'inspecteur Gérard voyait revenir vers lui son compagnon; il lui dit à voix basse:

— Inutile de brusquer les choses; tout se gâterait; prenons patience et montons la garde à cette place.

La faction se prolongea jusqu'à midi et les deux policiers commençaient à désespérer, car la fumerie clandestine semblait abandonnée et personne ne s'était montré. Soudain un bruit de moteur les fit sursauter; un taxi débouchait dans l'avenue et stoppait à quelques mètres de l'antre du Fils du Ciel. Un homme en descendit rapidement et fit signe au chauffeur de l'attendre.

— Mais c'est notre homme! murmura l'inspecteur Gérard.

Il n'aurait pu oublier la figure de ce redoutable cambrioleur qui avait tiré sur lui presque à bout portant et ne l'avait raté que par miracle.

L'homme ne sonna pas à la grille: il passa la

main entre les barreaux de la porte et fit manœuvrer la poignée de l'intérieur. Cela fait, il se dirigea d'un pas rapide mais sûr vers la maison dont la porte s'ouvrit à son approche.

— C'est le moment d'user d'audace, glissa l'inspecteur Gérard à son camarade. Suivez-moi.

En s'efforçant de se dissimuler aux regards des gens de la maison mystérieuse, ils s'approchèrent du taxi dont le chauffeur attendait patiemment en lisant son journal. L'inspecteur Gérard bondit devant ce dernier et à sa grande frayeur lui dit sur un ton énergique:

— Pas un mot et surtout du calme!... Police!

Il lui fit voir au revers de son veston la plaque qui indiquait sa qualité et continua:

— Votre client est un malfaiteur que nous recherchons. Pour éviter la bagarre, nous avons besoin de votre complicité. D'ailleurs, je vous dis tout de suite que vous ne risquez rien.

— Mais que voulez-vous que je fasse, balbutia le chauffeur.

— Je vais vous le dire. Tout d'abord, répondez-moi: d'où venez-vous?

— J'ai chargé ce client vers dix heures à la porte Maillot; il s'est fait conduire à la gare du Nord où il est resté une dizaine de minutes et puis il m'a indiqué cette adresse; nous devons retourner à la gare du Nord.

L'inspecteur Gérard devina le plan du cambrioleur de la bijouterie Rabignon: il avait pris son billet pour la Belgique, probablement; il était venu chercher ses affaires chez son ami et complice le Chinois.

— Voici comment nous allons collaborer, expliqua le policier. Vous allez laisser remonter dans votre véhicule, comme si de rien n'était, ce client et, suivant son ordre, vous le conduirez dans la direction de la gare du Nord. Je dis bien dans la direction, car je vous prie de vous arrêter quai des Orfèvres, oui, vous avez saisi?... C'est à peu

près le chemin pour un chauffeur désireux d'allonger la course.

— Mais à un certain moment du parcours, observa le conducteur, il s'apercevra de la fausse direction.

— Il sera trop tard; d'ailleurs, vous conduirez à très vive allure jusqu'au terminus. Et puis, sachez que nous vous suivrons derrière, à une trentaine de mètres, sans vous lâcher, et si l'individu rouspétait, nous sommes deux gaillards à empêcher que l'on vous fasse du bobo.

— Entendu, dit le chauffeur prêt à entrer dans la peau de son rôle.

Les deux policiers s'éclipsèrent, retournant à leur cachette. Un quart d'heure s'écoula. Enfin, le nommé Jeanjean sortit de la villa de l'asiatique, loin de se douter du piège; il était persuadé qu'il avait « semé » les policiers et que, à la fin de la journée, il aurait passé la frontière.

Le chauffeur démarra et le taxi prit la direction des quais. Derrière, l'auto de la Préfecture s'était lancée dans le sillage. Les deux voitures marchèrent bon train, sans incident. Arrivé dans les parages de la place de la Concorde, le chauffeur augmenta encore la vitesse, mais rien ne semblait bouger dans le taxi et le client paraissait toujours confiant.

— Parfait, se félicita l'inspecteur Gérard, le truc réussit et nous allons cueillir ce mauvais garçon comme une fleur.

Cependant, il recommanda au conducteur de leur voiture de filer d'un peu plus près encore, à une vingtaine de mètres, afin de parer à toute regimbade du malfaiteur.

— Nous voilà presque rendus, dit l'inspecteur Gérard. Il s'agit d'opérer en douceur.

Le taxi aborda le quai des Orfèvres et s'arrêta brusquement, sur un coup de frein à raper les pneus, devant la fameuse porte-cochère qui a vu passer dans son encadrement les plus dangereux malandrins depuis une cinquantaine d'années.

Ce ne fut qu'à ce moment que Jeanjean, tout à fait

ahuri de l'aventure, se douta du traquenard. Il voulut sauter par l'autre portière que celle du trottoir; mais les deux policiers avaient pris leurs précautions et à chaque portière surgit un inspecteur, revolver au poing.

— Je suis refait, avoua le chenapan sans même esquisser un geste de défense.

— Je l'avais bien dit que je gagnerais la belle, rit l'inspecteur Gérard en passant prestement les menottes au cambrioleur. Tu es soufflé et tu crânes moins que ce matin. Allons, ouste!

Il tira son prisonnier et lui fit franchir rapidement les quelques pas qui séparaient le taxi du couloir.

Une demi-heure plus tard, Jeanjean avouait son méfait pour la raison que toute dénégation lui était impossible. Il confessa que le receleur Karling lui avait remis cinquante mille francs pour le lot de bijoux.

— Le gredin sait traiter les affaires, interrompit l'inspecteur Gérard. Deux millions de bijoux pour cinquante billets, l'opération est fructueuse.

Se tournant vers son collègue, il le pria de retourner à Billancourt pour appréhender le receleur Karling; ensuite, il téléphona qu'on lui amenât le garçon de magasin Alcide Soupon. Dès que celui-ci eut pénétré dans le bureau, il le sermonna:

— Vous n'irez pas à l'échafaud pour cette fois-ci, comme vous en aviez accepté l'éventualité. Je sais que vous êtes innocent, mais vous n'avez pas payé trop cher le mensonge qui aurait pu lancer la police sur une fausse piste.

— Vous savez tout? gémit Alcide Soupon.

Il semblait content d'être libéré, mais manifestait parallèlement une crainte visible. Le policier reprit:

— Je devine pourquoi vous m'avez menti, ainsi que Mme Maillard, la concierge.

— Je vous en prie, Monsieur l'inspecteur, de la discrétion ou nous sommes perdus. Il est si jaloux!

— Evidemment, je ne dirai rien, d'ailleurs ces affaires-là ne me regardent pas et si le brave concierge persiste dans sa crédulité, ce n'est pas moi, soyez-en sûr, qui lui décillerai les yeux; mais méfiez-vous et avant de passer la soirée avec Mme Maillard ailleurs qu'au cinéma, prenez la précaution élémentaire de vous informer des programmes du ciné où vous dites aller.

Alcide Soupon, mi-souriant mi-navré, déclara sur un ton dénué de conviction:

— Nous faisons, Mme Maillard et moi, des promenades sentimentales...

L'inspecteur Gérard lui montra en riant la porte:

— Allez raconter cela au concierge, Alcide Soupon, mais pas à moi. Rompez!

FIN

Pour paraître prochainement :

Le secret de Van Tompst

Roman policier inédit

par CLAUDE ASCAIN

L'Imprimerie Moderne, 177, route de Châtillon, Montrouge. 2-5-41

Tous les **Mercredis** demandez
à votre marchand habituel

LE PETIT ROMAN POLICIER

DU DRAME
DU MYSTÈRE
DE L'ANGOISSE

— De l'intérêt POUR TOUS —
Pouvant être mis entre toutes les mains

— LE ROMAN COMPLET —
sous couverture en 4 couleurs **0.60**

J. Ferenczi et Fils - Éditeurs
9, rue Antoine-Chantin, 9
PARIS 14e

Il n'est pas fait d'envoi contre remboursement
(Made in France)

Paris. — Imp. Paul Dupont (Cl.)